

Et plus j'avance en âge, plus je sens au plus profond de mon âme, un immense amour et une gratitude sans limites pour ces grands êtres divins que sont Mère et Sri Aurobindo. En pensant à eux, il me vient à l'esprit ce vers de Savitri: «*Tout ce vaste Univers n'est rien que Lui et Elle.*».

Quand j'entends parler d'une juste fureur, je m'émerveille du pouvoir qu'ont les hommes de se leurrer eux-mêmes.

C'est un miracle que les hommes puissent aimer Dieu tout en ne parvenant pas à aimer l'humanité. De qui sont-ils amoureux?
(Aphorismes 51 et 52)

Sri Aurobindo

essai

Les révolutions spirituelles sont les grandes semilles

Nicole Durand

Le monde connaît trois sortes de révolutions. Les révolutions matérielles ont de puissants résultats; les révolutions morales et intellectuelles sont infiniment plus vastes dans leurs horizons et plus riches dans leurs fruits; mais les révolutions spirituelles sont les grandes semilles. (Pensées et Aphorismes p. 20)

Sri Aurobindo

Toute la philosophie de Sri Aurobindo est fondée sur la notion d'évolution. Mais, d'une façon générale, lorsqu'on se retourne pour voir les progrès accomplis par l'humanité, et que l'on compare des périodes entre elles, on constate que le monde progresse par bonds, donc par révolutions. Pour Sri Aurobindo, celles-ci sont de trois ordres: matérielles, morales et intellectuelles et enfin spirituelles.

Il constate, dans «*Aperçus et pensées*», que les révolutions matérielles ont de puissants résultats. Certes, on ne peut pas nier que les progrès de la connaissance et de la technologie, pour ne prendre que ces deux-là, nous ont fait faire des pas de géant.

Ainsi, les progrès de l'hygiène, associés à ceux de la connaissance médicale et pharmaceutique d'une part et à ceux des techniques de la médecine (chirurgie, par exemple) d'autre part, nous ont amené à presque tripler l'espérance de vie humaine en seulement trois siècles. Des endémies et épidémies qui planaient sur certains pays comme une fatalité sont maintenant contenues. Des fléaux comme la variole ont été pratiquement rayés de la carte. Grâce à la biogénétique et à l'isolation des gènes, nous pourrions empêcher la survenance de certaines maladies pourtant programmées dans notre vie.

L'agronomie a également fait accomplir au monde une véritable révolution. Les plantes ont franchi les barrières des océans et ont essaimé sur d'autres continents que celui de leur origine. Leur culture et leur rendement poussé par la mécanisation et l'hybridation des espèces ont permis de nourrir et peupler la planète. La Chine, pays pourtant le plus peuplé a éradiqué la famine. Ce résultat impressionnant semble montrer que le monde peut puiser très loin en lui-même pour dépasser ses limites.

Enfin, comment ne pas évoquer la révolution des communications qui a réduit la planète à un «village» où tout se sait instantanément et en tout lieu. La transmission de l'information et du savoir est aussi un facteur de progrès, lui-même porteur de révolution dans divers domaines.

Mais ces résultats, pour puissants qu'ils soient, ont, nous le savons bien, des effets pervers. Si nous reprenons chacun de ces trois exemples, nous voyons que tout se passe comme si on avait tellement joué avec la matière qu'elle se joue aujourd'hui de nous.

Sur le plan sanitaire, les virus sont de plus en plus résistants. Par ailleurs, on semble enregistrer la récurrence de certaines maladies comme la tuberculose. De nouveaux fléaux comme le SIDA nous prennent totalement au dépourvu. Commentant le dernier livre du philosophe André Glucksmann, «*La féture du monde: éthique et SIDA*», le professeur de médecine Jean-Paul Escande écrit: «*Glucksmann a raison: oui, le SIDA est venu culbuter les certitudes souvent sincères, parfois orgueilleuses, ou même simplement prétentieuses, de ceux qui, après les antibiotiques, avaient proclamé un peu vite la victoire sur les maladies infectieuses.*»

Peu avant de mourir, le biochimiste Jacques Monod se demandait: «*Est-ce que la surpopulation dans le Tiers-Monde ne découle pas, en partie, des progrès de la biologie, de la médecine et de la pharmacie?*» Pathétique remise en question des travaux d'une vie pourtant couronnés par un Prix Nobel de médecine. Cette préoccupation rejoint celle de Sri Aurobindo qui, dès 1914, constatait:

La science médicale a été une malédiction plus qu'une bénédiction pour l'humanité. Certes, elle a brisé la violence des épidémies et découvert une chirurgie merveilleuse mais elle a aussi affaibli la santé naturelle de l'homme et multiplié les maladies individuelles; elle a implanté dans le mental et dans le corps la peur et la dépendance; elle a appris à notre santé à ne pas s'appuyer sur la solidité naturelle mais sur la béquille branlante et répugnante des comprimés du règne minéral et végétal. (Aphorisme 387)

Sri Aurobindo

Pour sa part, Michel Serres décrit bien le problème actuel: «*La génétique, la biochimie, la physique et les techniques associées nous donnent, certes, bien des pouvoirs, mais, très vite, nous devons administrer ce pouvoir même qui, pour le moment, parait nous échapper parce qu'il va plus vite et ailleurs et plus loin que nos facultés de l'infléchir, que nos capacités de le gérer, que nos desirs de l'infléchir, que notre volonté d'en décider. Il ne dépend plus de nous que tout dépende de nous. Nous maîtrisons le monde et devons donc apprendre à maîtriser notre propre maîtrise. (...) Nous sommes passés du pouvoir au devoir, de la science à la morale, et l'iceberg a pivoté. (...) Nous sommes obligés à une vision du monde et du temps très large. Oui, nous sommes acculés à la morale et à la philosophie.*»

Pour reprendre notre précédent exemple de l'agronomie, on peut se demander si notre intervention pour remodeler la nature n'est pas allée trop loin. Les semences hybrides occidentales, véritables produits d'une génétique agronomique, ne conviennent pas à tous les sols. Ainsi, nous avons connu l'échec en convainquant les Somaliens d'arracher leurs propres cultures pour planter nos semences qui ne fructifièrent pas. Pour avoir péché par un ethnocentrisme que Claude Lévy-Strauss a souvent dénoncé, nous tournons là encore à la morale.

Enfin, dans le cas de notre exemple sur les communications, nous avons aussi fait «*bénéficier*» les endroits les plus reculés du monde des «*modèles*» des pays les plus «*avancés*», donc les mieux nantis. L'effet de choc produit chez les déshérités aurait sans doute pu être évité si l'on s'était penché sur l'aspect moral de la diffusion sans préparation de ce type d'information. Il faut voir dans cette négligence une illus-

tration de ce que le sociologue Edgar Morin appelle «*le sous-développement mental et moral propre à notre vision économique, mercantile, technique de l'idée de développement*». Et Edgar Morin rejoint ici Sri Aurobindo.

La race la plus robuste et la plus saine existant sur la terre était celle des sauvages d'Afrique; mais combien de temps pourront-ils rester sains et robustes une fois que leur conscience physique aura été contaminée par les aberrations mentales des races civilisées? (Aphorisme 393)

Sri Aurobindo

On le voit, le bilan contrasté des révolutions matérielles appelle une révolution intellectuelle et morale. Le débat en cours risque d'être fructueux puisqu'il concerne en particulier des questions aussi fondamentales que le respect de la Nature et de l'Autre. Il y a déjà eu de grandes révolutions intellectuelles comme la Déclaration des droits de l'Homme ou morales comme celles des grandes causes humanitaires. Mais ce n'est pas suffisant, on ressent le besoin d'une révolution spirituelle vers laquelle la révolution intellectuelle et morale n'est qu'une étape. Sans doute aussi y a-t-il déjà eu des révolutions spirituelles. Sri Aurobindo dit à cet égard que «*Chaque religion a aidé l'humanité. Le paganisme a augmenté dans l'homme la lumière de la beauté, la largeur et la grandeur de la vie, la tendance à une perfection multiforme. Le christianisme lui a donné quelque vision de charité et d'amour divins. Le bouddhisme lui a montré un noble moyen d'être plus sage,*

plus doux, plus pur; le judaïsme et l'islamisme, comment être religieusement fidèle en action et zèle dans sa dévotion pour Dieu. L'hindouïsme lui a ouvert les plus vastes et les plus profondes possibilités spirituelles. Ce serait une grande chose si toutes ces vues de Dieu pouvaient s'embrasser et se fonder l'une dans l'autre; mais les dogmes intellectuels et l'égoïsme des cultes barrent le chemin. Toutes ces religions ont sauvé un certain nombre d'âmes, mais aucune n'a encore été capable de spiritualiser l'humanité. Pour cela, ce ne sont pas les cultes ni les credo qui sont nécessaires, mais un effort soutenu d'évolution spirituelle individuelle qui englobe tout». (Pensées et Aphorismes p. 21)

Les conditions de cette révolution spirituelle sont-elles mieux réunies aujourd'hui que jamais? D'une part, le progrès nous a débarrassé de beaucoup de contraintes matérielles et la rationalisation nous a rapproché des choses de l'esprit. D'autre part, il existe des penseurs qui ouvrent la voie et Sri Aurobindo est au tout premier rang de ceux-ci. À preuve, il a écrit, au début de notre siècle, la pensée que nous avons tenté de commenter. Les exemples que nous avons évoqués pour illustrer son propos étant presque tous postérieurs à cette date, cela prouve, s'il en était besoin, l'actualité et l'utilité de sa réflexion aujourd'hui.

Il faut noter en terminant que les révolutions spirituelles qu'il évoque sont, selon ses propres mots, «les grandes semailles»; c'est-à-dire qu'elles sont le début de quelque chose et non un aboutissement. À propos de celle qui devrait les transcender toutes, Sri Aurobindo écrit: «*Les changements que nous voyons dans le monde aujourd'hui sont intellectuels, moraux, physiques dans leur idéal et leur intention. La révolution spirituelle*

attend son heure et, pendant ce temps, fait surgir ses vagues ici et là. Jusqu'à ce qu'elle vienne, le sens des autres changements ne peut pas être compris; et jusqu'à ce moment-là, toutes les interprétations des événements présents et toutes les prévisions de l'avenir humain sont choses vaines. Car la nature de cette révolution, sa puissance et son issue sont ce qui déterminera le prochain cycle de notre humanité.»

Les querelles entre sectes religieuses ressemblent à la querelle des cruches dont chacune voulait être seule à contenir le nectar d'immortalité. Laisse-les se quereller. L'important, pour nous, est de trouver le nectar, en quelque pots qu'ils soient, et d'obtenir l'immortalité. (Aphorisme 53)

Sri Aurobindo

La vertu de l'aphorisme

Guy Lafont

Parfois il m'est difficile de lire. L'esprit serait-il alors trop vif, trop alerte, trop exigeant, trop avide, trop impatient? Toujours est-il, qu'il ne peut se fixer au texte. Chaque phrase, chaque suggestion, chaque affirmation pose l'esprit dans un univers de relations si multiples qu'il risque de se dissoudre dans la poursuite d'un absolu. On dirait que je cherche à inclure l'idée énoncée dans un vaste cadre de référence où elle ne serait plus qu'un pion dans le jeu illimité de la pensée. Il faut qu'elle tienne sa place juste de crainte qu'elle n'usurpe une autorité qui ne pourrait être concédée qu'à une vision globale du réel. Il faut qu'elle soit partie prenante même de l'idée qui la contrarie. Elle ne doit nier d'aucune façon la légitimité de l'univers et de tout ce qu'il manifeste. Pour cela il me faut sortir du texte, l'inclure dans une vision où il est si profondément diminué que son importance n'est guère plus imposante qu'un potin de circonstance. La phrase lue m'apparaît alors comme un grain de sable, un flocon de neige, dans l'immensité de l'esprit. Je n'appartiens plus au texte.

D'autres jours il m'est impossible de lire. Pour la raison inverse. L'esprit alors est vide, inerte. Il se complait dans le sentiment de sa propre vasititude, sans souci du contenu. Il est béat. Aucune pensée ne l'effleure. Que le regard tombe sur l'arbre dressé devant la fenêtre, qu'un parfum effleure les narines, qu'un souvenir surgisse... rien! Tout cela passe «comme un vol d'oiseaux dans un ciel clair». L'esprit ne retient rien, ne se fixe à rien, ne sollicite rien. Si ce n'est cette

jouissance de l'état où il se trouve. Il en arrive même à juger cet état inconvenant, non par une pensée d'inconvenance, mais comme s'il était attiré par sa propre extinction. Inutile d'ajouter que le texte alors est insaisissable, sans intérêt. Il est lui-même vide, inerte. Je l'abandonne pour une raison bien simple: je ne m'appartiens plus.

Si d'une part cette agitation mentale me donne l'illusion plaisante du pouvoir – celui de dominer le texte, d'accéder dialectiquement à une vision si inclusive que rien n'en déborde –, si d'autre part l'inactivité mentale se loge dans une paix lumineuse qui tourne à la fascination – fascination si particulière qu'elle risque de verser dans l'envoûtement –, ces états ne sont pas perpétuels. Il semble que l'esprit ait prévu un mécanisme par lequel il puisse se désengager de ces «extases» et reprendre ses fonctions plus quotidiennes. Ce mécanisme est double, pour pallier aux deux conditions d'impuissance. En effet, l'excitation du mental se résorbe soudainement dès que lui apparaît une formule, une pensée, brève, lapidaire, où il se repose. Cette pensée condense en lui, par sa formulation succincte, toute l'amplitude de la mise en relation à laquelle il s'était voué. C'est comme une sensation, dont l'évidence le pacifie. Il est de nouveau face à un réel qui lui semble concret. Rassuré, il peut reprendre la lecture. Ou dans l'autre cas, la quiétude mentale est balafée d'un éclair: une idée y surgit à l'improviste avec une telle force qu'elle rompt l'envoûtement, s'impose, et par l'éclat de sa lumière dévoile un immense pan de réflexion où la pensée s'engage. L'esprit est revenu à lui-même, le livre exerce son poids. Dans un cas comme dans l'autre, l'esprit s'est libéré par l'aphorisme.

Ce mécanisme, je parviens à le déceler si bien que j'en prévois l'action et la dirige volontairement. Lorsque la pensée saisit une idée pour l'insérer dans une conscience élargie, j'accumule autour d'elle toutes les associations possibles, aussi lointaines qu'elles puissent être, je ne refuse rien; ces associations se regroupant entre elles, provoquent des chocs que je dois accepter, le champ de conscience se gonfle à de telles proportions qu'il semble insoutenable. Mais je sais que c'est à ce moment-là précisément, si je peux supporter encore, que l'éclair jaillit, l'aphorisme qui englobe tout le cheminement dialectique et les multiples relations qui l'ont accompagné. L'immense plage de l'esprit repose dans un grain de sable. Par contre lorsque la pensée se tait, c'est une autre voie que je dois poursuivre. Il faut précisément soutenir cette tranquillité. Cherchant trop précipitamment à m'en dégager, je sombre dans un affolement où les idées se croisent sans rime ni raison. Comme si je soufflais sur un amoncellement de limailles de fer, plutôt que d'y introduire un aimant. Je ne dois aucunement tenter de fuir cet état d'envoûtement, je dois, de façon littérale, m'y concentrer. C'est cette concentration qui, d'un coup, se cristallise en aphorisme inattendu, d'une densité si ferme que la pensée y trouve pour longtemps sa nourriture.

L'aphorisme est le produit naturel de l'esprit, comme la pomme du pommier. Il surgit de la faculté intuitive. Il a caractère d'immédiateté. L'intuition est à l'esprit ce que la sensation est au corps, c'en est, si je peux dire, l'organe tactile. C'est pourquoi l'intuition se donne toujours dans l'évidence. L'intuition comme la sensation à la fois intériorise, unifie et projette le monde objectif. Ainsi l'aphorisme rassemble les don-

nées multiples de la pensée, comme la sensation les données des sens, et par un saut sublime de rapidité, les coordonne, les relie à un centre commun. Il ne s'agit pas d'une pensée en plus, mais d'une sensation globale où toutes les pensées coexistent simultanément. L'aphorisme est centripète; de la somme désordonnée des tangentes, il s'élançe vers un centre qui les justifie. C'est là la fonction la plus usuelle de l'aphorisme. L'intuition, comme un miroir, happe un ensemble épars d'idées pour les coaguler en une seule image. Mais l'aphorisme peut également émaner du centre, sans l'appui d'une pensée linéaire préalable. C'est l'autre face du miroir, qui cette fois s'empare du centre pour l'irradier en facettes multiples. Du silence, où l'esprit s'est engouffré, surgit une pensée si adroitement formulée qu'elle crée une sensation de plénitude. De cette plénitude naît une volonté de clarté qui active la pensée. Cet aphorisme est centrifuge, à proprement parler, créateur. Quittant la magie envoûtante du centre, l'aphorisme délè l'esprit pour s'élançer vers la profusion des périphéries. Par ce double mécanisme, l'intuition, et l'aphorisme qui en est l'expression, tentent de maintenir l'esprit dans l'amplitude de son mouvement. Trop préoccupé de raisonnements, le mental, par souci organique de compensation, sollicite l'intuition pour échapper à un éparpillement dévastateur; trop enclin à se vautrer dans la jouissance du silence et à s'y endormir, toujours par souci organique, il provoque une action, une intuition qui, comme une semence, s'enfonce dans la substance mentale, pour s'y déployer et y fleurir. Par l'intuition le mental accède à la fois, à cause même de cette double fonction du miroir, à l'inconnu qui l'habite, au pou-

voir de délier cet inconnu, et à mesure qu'il le démystifie, en reculer encore les frontières.

Il va sans dire que les aphorismes n'ont pas tous ce caractère. Ils procèdent souvent d'une simple habileté, d'un humour; ils sont parfois sentencieux, rassurants ou non, etc. Je me suis limité à quelques considérations qui, peut-être, nous permettraient de lire plus attentivement les aphorismes de Sri Aurobindo – puisque c'est de cela dont il s'agit dans ce Cahier. Il ne faut pas les parcourir, aussi intéressants soient-ils, à la course. Une attention soutenue est essentielle; l'attention doit se porter sur l'action qu'effectue, dans la substance mentale, chaque aphorisme. Il faut, en quelque sorte, les prendre au pied de la lettre, et ne pas trop hâtivement chercher à les désocculter. Car c'est leur action, et non le jugement que l'on porte sur eux, qui est garante de leur efficacité. Parfois ils soulèvent le mental à une telle hauteur que toute possibilité de pensée est momentanément suspendue. Parfois ils meublent le mental d'une pensée si dense que celui-ci, sans effort, se répand en visions multiples et unifiantes. Et souvent aussi, ils se posent en nous comme un simple état de fait, de plénitude, d'abondance, sans qu'on puisse nommer cet état. C'est précisément l'abandon à ces actions qui élargit la substance mentale, lui confère un nouveau pouvoir de vision et d'analyse, l'illumine. Puis il y a les aphorismes qui défient toute raison... mais ne serions-nous pas alors hors de l'action proprement mentale... Rappelez-vous que Sri Aurobindo lui-même a fondé sa recherche sur les aphorismes des Veda, dont il a scruté les hauteurs et les profondeurs. Puis de là, le bateau

supramental a largué ses amarres pour la grande aventure, utopique et prévisible, du monde nouveau.

Je ne peux quitter sans vous présenter un aphorisme de mon cru, qui depuis le début de cet article hante ma plume: «L'infini est la pierre de touche de la raison, dont elle est l'expression.»

Le fini n'existe pas. Seul l'infini peut se donner à lui-même des limites. Le fini ne peut avoir ni commencement ni fin, car le fait même de concevoir un commencement et une fin est le signe de son infinitude. (Aphorisme 61)

Sri Aurobindo

Une pensée est une flèche tirée sur la vérité: elle peut frapper en un point précis, non couvrir la cible toute entière. Mais l'archer est trop satisfait de son succès pour en demander davantage. (Aphorisme 71)

Sri Aurobindo